

Le lecteur impuni

12. Un chat n'est pas un autre

Bernard Frank est un chat, Frédéric Vitoux, photographies de Gérard Rondeau, légendes de Bernard Frank, Éditions Léo Scheer, 2011, 151 p.

Une saison avec Bernard Frank, portrait, Martine de Rabaudy, Flammarion, 2010, 143 p.

Mon siècle : chroniques 1952-1960, Bernard Frank, Quai Voltaire, 1993, 396 p; Julliard, 1999, 396 p.

En soixantaine : chroniques 1961-1971, Bernard Frank, Julliard, 1999, 479 p.

Vingt ans avant : chroniques du Matin de Paris 1981-1985, Bernard Frank, Grasset, 2002, 478 p.

5, rue des Italiens: chroniques du Monde, préfaces de Jean-Paul Kauffmann, d'Éric Neuhoﬀ et Claudine Vernier-Palliez, Bernard Frank, Grasset, 2007, 718 p.

Robert Lévesque

Volume 53, Number 3 (295), April 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66340ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, R. (2012). Le lecteur impuni : 12. Un chat n'est pas un autre / *Bernard Frank est un chat*, Frédéric Vitoux, photographies de Gérard Rondeau, légendes de Bernard Frank, Éditions Léo Scheer, 2011, 151 p. / *Une saison avec Bernard Frank*, portrait, Martine de Rabaudy, Flammarion, 2010, 143 p. / *Mon siècle : chroniques 1952-1960*, Bernard Frank, Quai Voltaire, 1993, 396 p; Julliard, 1999, 396 p. / *En soixantaine : chroniques 1961-1971*, Bernard Frank, Julliard, 1999, 479 p. / *Vingt ans avant : chroniques du Matin de Paris 1981-1985*, Bernard Frank, Grasset, 2002, 478 p. / *5, rue des Italiens: chroniques du Monde*, préfaces de Jean-Paul Kauffmann, d'Éric Neuhoﬀ et Claudine Vernier-Palliez, Bernard Frank, Grasset, 2007, 718 p. *Liberté*, 53(3), 80–86.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

12. UN CHAT N'EST PAS UN AUTRE

Bernard Frank est un chat, Frédéric Vitoux, photographies de Gérard Rondeau, légendes de Bernard Frank, Éditions Léo Scheer, 2011, 151 p.

Une saison avec Bernard Frank, portrait, Martine de Rabaudy, Flammarion, 2010, 143 p.

Mon siècle : chroniques 1952-1960, Bernard Frank, Quai Voltaire, 1993, 396 p ; Julliard, 1999, 396 p.

En soixantaine : chroniques 1961-1971, Bernard Frank, Julliard, 1999, 479 p.

Vingt ans avant : chroniques du Matin de Paris 1981-1985, Bernard Frank, Grasset, 2002, 478 p.

5, rue des Italiens : chroniques du Monde, préfaces de Jean-Paul Kauffmann, d'Éric Neuhoff et Claudine Vernier-Palliez, Bernard Frank, Grasset, 2007, 718 p.

« D'après nos dossiers, le moment est venu de faire vacciner votre animal. Les vaccins de rappel sont nécessaires, car ils contribuent à conserver l'immunité acquise » : la carte postale de la clinique vétérinaire Beaubien avait été déposée dans ma boîte aux lettres, elle

était illustrée d'un chien noir et roux retenant un chat tigré et renversé sous l'une de ses pattes avant (ce qui m'a aussitôt fait penser à « Patavan », l'un des chats d'Yves Navarre quand il habitait à Montréal le quartier des mauvais garçons, rue Beaudry); sur le timbre, au verso de l'illustration idyllique, deux lapins blancs se font un bisou... Cette carte était adressée à une femme au prénom rare, Noreen Bélanger, qui avait sans doute (mais combien de temps) habité l'appartement dans lequel depuis trois ans je vis, je lis, j'écris, avec ma solitude et mes chats Cookie, Arthur et le Chinois. J'appris donc qu'il y avait eu, *ici*, dans mon antre de la rue de Mentana, avant le règne de mon trio de mâles, une chatte qui s'appelait Zirca...

« Il n'y a pas de chats ordinaires », écrit judicieusement Colette, qui les aimait tant mais ne les faisait pas vacciner. Je ne dirais pas la même chose des lapins. Qu'ils se bécotent sur un timbre ne change rien à l'affaire, foin des *french kiss* pour la galerie, ils finissent en civet, en terrine, en gibelotte ou à la moutarde. On ne mitonnerait jamais de tels plats avec des chats, sauf, dit-on, dans la Chine barbare. Au chat, nous les derniers humains, on donne volontiers sa langue, *a cat is a cat is a cat*, chère M^{me} Gertrude, un chat n'est pas un autre et ce n'est pas parce que la nuit ils sont tous gris qu'ils se ressemblent. Tous extraordinaires, les chats. Tous uniques. Les miens, ceux de Dominique Desanti que je n'ai pas eu le plaisir de connaître, mais que je regarde sur une photo signée Sophie Bassouls prise le 11 décembre 1991, quand cette biographe de Flora Tristan et du couple Aragon-Elsa travaillait à raconter la vie de Robert Desnos, la Zirca de Noreen Bélanger dont des nouvelles inattendues m'arrivent par la poste, ceux de Foglia, les chats d'ici, les chats de France, de Colette et de Navarre...

Sophie Bassouls, qui a chassé l'écrivain pour l'agence Sygma pendant pas loin de trente ans, a réuni cinq cent cinquante clichés de littérateurs pour en faire un album, *Écrivains*, comme *Chevreuil*, publié chez Flammarion en 2001. Du lot, seuls quatre plumitifs se sont laissé photographier avec leurs félins. La Desanti, enfouie dans un divan sur le dossier duquel (ou du haut duquel) ses trois chats contemplent on ne sait quoi; Clara Goldsmith le 5 décembre 1978 (André Malraux fut son mari à vingt ans et lui fit une fille avant de partir, Florence), tassée sur un canapé au pied duquel un petit chat noir qui ressemble à mon Cookie semble se demander s'il fera le saut pour une éventuelle caresse à recevoir; Navarre en moustachu le 10 décembre 1982 qui — avant de fuir Paris la mijaurée pour le

village gay de Montréal — fait du charme à un chat médaillé; et Pierre Seghers en ciré qui, le 9 mai 1983 dans un jardin public, et tout éditeur qu'il soit, s'agenouille devant un tigré qui lui tourne le cul et s'en va la queue haute...

Bernard Frank est là, le cher Bernard Frank, l'air grognon, un cabas en main, une journée devant lui, absolument perdu dans l'aréopage des cinq cent cinquante empaillés de Sophie Bassouls. Il est là sans chat, car l'auteur de *Les rats* (ce roman de l'existentialisme mondain qui enragea tant Sartre en 1953) aimait les chats, certes (d'après Frédéric Vitoux qui en a fait le titre de son tombeau : « Bernard Frank est un chat »), mais il ne fréquentait la plupart du temps que les chats des autres, les chats des maisons dans lesquelles il posait ses trois valises (dont l'une débordant de livres, des Stendhal, le Saint-Simon, les Rousseau, le Proust, des atlas, des encyclopédies...), ce qu'il fit sa vie durant, au manoir de Sagan en Normandie, qu'elle gagna au casino, à la villa de son Anglaise plus vieille que lui, Barbara Skelton, dans le Var, cette Barbara dont il était somme toute le consentant gigolo littéraire. Il y trouvait ses pensions gratuites dans lesquelles il s'incrétait, y faisant son territoire, un chat-parasite montrant patte blanche aux indigènes, s'attardant au-delà des saisons selon sa logique avouée et imparable : « comment faire pour voir ses amis si l'on n'habite pas chez eux ? », y buvant des marcillac, des côte-rôtie, des chassagne-montrachet, des brane-cantenac, entre des parties de gin-rami et de longues séances non pas tant de lecture que de relecture, car lire, pour lui, c'était relire. « Je ne sais jamais si je vais à nouveau aimer Chateaubriand », confiait-il à Pierre Assouline dans un entretien au magazine *Lire* en 1996.

Eh bien, il est mort à table et de surcroît après le dessert, le cher homme, le plus libre et le plus remarquable chroniqueur littéraire français de la seconde moitié du xx^e siècle; c'était il y a cinq ans, le vendredi 3 novembre 2006, au restaurant. Il y eut alors un embarras de clients quittant nerveusement les lieux sans qu'on leur demande de payer, le patron ayant de la classe. C'était comme si, candidat à la sépulture (au fond, sa seule académie envisageable c'était celle des mortels) et parvenu à son tour d'élection, il avait prévu le coup du cœur qui flanche. À la bonne heure. Le veuf non pas marital mais amical de Sagan, qui était morte sans manger et ruinée deux ans plus tôt, avait tenu à dîner ce soir-là avec son cardiologue, qui était un ami, Igor, et qui saurait sûrement lui retirer sa serviette avec délicatesse, lui tenir la main, et faire en quelque sorte le constat à l'amiable... Ce

restaurant corse de la rue du Faubourg-Saint-Honoré s'endeuillait d'un habitué inhabituel, d'une fourchette redoutable. Bernard Frank mourant un verre de vin à la main, un blanc de blancs Launois Père et Fils sans doute, il s'éteignait comme si, puisque ça lui arrivait régulièrement après la dariole, le fondant chocolat-café ou la glace au miel et à la gentiane, il allait somnoler un brin... La Grande Faucheuse avait eu du tact. Et Igor du flegme. Classe, tact et flegme, Bernard Frank mourut élégamment. La belle mort que voilà.

Grâce à la journaliste Martine de Rabaudy, qui était une amie de Frank, nous savons quels ont été ses derniers mots et ils sont terriblement banals, pas du genre à figurer dans le florilège des dernières paroles célèbres comme le « *Ich sterbe* » de Tchekhov, mais ils nous apparaissent aujourd'hui en 2012 avec un comique alors involontaire, ils ont un punch qui était alors imprévisible, leur effet n'est que rétrospectif. Ils avaient demandé l'addition, lui et son cardiologue, et la conversation roulait sur les hypothétiques candidats à l'élection présidentielle française qui aurait lieu dans quelques mois, en 2007. Bernard Frank, qui n'a jamais voté de sa vie, lâcha : « Il n'est pas mal ce Strauss-Kahn ! » Paf. C'est là qu'il penche du buste, qu'il pique du nez, et qu'il paie la grande addition, car il meurt. Sur Strauss-Kahn !

Nous étions donc, je vous le rappelle, le 3 novembre 2006. Dominique Strauss-Kahn, ministre des Finances démissionnaire se tenant en réserve de la République, mais traînant tout de même des casseroles (603 000 francs reçus d'une mutuelle étudiante pour un emploi fictif, une remise fiscale de 160 millions accordée au couturier Karl Lagerfeld, mais rien de sexuel cependant), était avec Laurent Fabius et Ségolène Royal candidat à la candidature socialiste en vue de la présidentielle de 2007. Le 14 novembre, la mère de DSK meurt (et on est rétrospectivement content pour elle, au vu de la suite...). Le 16, Bernard Frank allongé au cimetière de Bagneux depuis dix jours (les funérailles y furent grises et festives selon Vitoux, il y eut du vent, des fous rires, des mots, des ragots : une cinquantaine d'amis et Micheline Presle filèrent boire du champagne sur une péniche-restaurant amarrée près du pont de l'Alma), le « pas mal » DSK arrive deuxième avec 20 % des votes des membres du PS derrière « Ségol » qui en rafle 60 %. Moins d'un an plus tard, en septembre 2007, DSK deviendra directeur général du Fonds monétaire international. DSK au FMI. Est-il besoin de raconter la suite, cette suite instrumentale dont Bernard Frank hélas aura raté le piquant spectacle ? Il en aurait

vu une version postmoderne des *Animaux malades de la peste* : la Grosse Pomme, le Sofitel, la sortie de douche, la femme de chambre, *la faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense, quelque diable aussi* (le) *poussant...*, bref, le sperme régalien giclant sur le corsage de la monoparentale malienne Nafissatou Diallo, le taxi vers JFK, les policiers, les menottes, les avocats, et, au *finish*, il en serait revenu à Jean de La Fontaine avec cette fois-là *La laitière et le pot au lait : adieu veau, vache, cochon, Élysée...*

« Il n'est pas mal, ce Strauss-Kahn ! » Il l'était, mon cher Bernard, et il aurait valu le coup, si la camarade n'était pas allée vous cueillir chez le Corse, que vous alliez enfin voter dans un isolement pour une fois ! Né dans de beaux draps à Neuilly, gamin à Agadir, carabin à Monaco, gandin à Paris, trois mariages et un tempérament, fine fourchette, aisance dans l'embonpoint, autorité naturelle, on va dire de ce Dominique Gaston André Strauss-Kahn qu'il était *une nature stendhalienne*, c'est plus chic que de le dire *chaud lapin* et c'est plus juste aussi, ça nous replace le cas DSK dans la grande lignée française du droit de cuissage et donc de ce traditionnel «troussage de domestiques» qu'évoqua sans vergogne Jean-François Kahn dans le cours du scandale. Maintenant, et au mieux cher Bernard, si Sarkozy est éjecté, ce sera M. Hollande qui ira coucher à l'Élysée, un cocu, un type qui ambitionne d'être un président « normal »...

Si Bernard Frank est un chat, et je suis d'accord avec Frédéric Vitoux ne serait-ce que par la manière qu'il avait de faire ses griffes sur Jean d'Ormesson (« il est le Mazo de la Roche de son temps alors qu'il se rêve en Chateaubriand »), Dominique Strauss-Kahn, lui, est assurément un lapin, tout le monde l'aura compris. Un lapin chauffé, qui vient de passer à la poêle. Un lapin grillé, sauté. Mais on peut raisonnablement croire que s'il n'avait pas été battu lors de la primaire socialiste de 2006 par l'inventrice de la notion de «bravitude», cet homme *pas mal* nous aurait à coup sûr évité le pire, c'est-à-dire la victoire de Nicolas Sarkozy devant Ségolène Royal la bravache au deuxième tour de la présidentielle de 2007, le péquenaud entrant avec ses talonnettes au palais de la marquise de Pompadour, car, on l'oublie, l'Élysée jadis s'appelait l'hôtel d'Évreux et il fut restauré en 1753 par un architecte parisien du nom de Jean Cailleateau, dit « Lassurance le Jeune » (1690-1755), pour que la maîtresse de Louis XV y pose ses fesses de favorite officielle.

C'est longtemps après la mort de la Pompadour et la Révolution faite que, devenu l'Élysée en 1793, ce palais se transforma en « un lieu de divertissements publics », comme on l'écrit dans *Le Petit Robert*, édition 2002. Les conventionnels bling-bling, pour leurs soirées bunga bunga de l'époque Thermidor, s'y pressaient. Il restera des relents de stupre et de fornication dans cette demeure officielle du président de la République à compter de 1873, lorsque le président Félix Faure, non pas l'ami de jeunesse et de toujours de Stendhal mais un homonyme ayant fait fortune dans le commerce du cuir au Havre, y fut rappelé à Dieu en pleine séance de baise ardente avec sa maîtresse, sa Pompe à lui, et cela dans le lit même du plus haut personnage de l'État. Ce lit qu'aurait pu occuper DSK en mai 2012 s'il ne s'était pas jeté inconsidérément sur celui du Sofitel avec la première venue du room-service, ce lit dont n'a pas voulu Cécilia Sarkozy, celui dans lequel Carla Bruni gratte sa guitare les soirs de scotch...

Pour revenir au cher Bernard Frank, revenons un moment à « Lassurance le Jeune »... C'est donc qu'il y avait un Lassurance le Vieux ? Et comment ! Mais on ne l'appelait pas « le Vieux », ni « l'Ancien », ni « le Premier ». C'était Lassurance tout court. Et Bernard Frank, grand lecteur des *Mémoires* de Saint-Simon, connaissait sûrement ce Pierre Cailleteau dit « Lassurance » (1655-1724), le père de Jean Cailleteau dont le duc cause un brin dans son ouvrage, c'est court et un peu perdu dans les 2854 pages de l'édition complète, mais, tel un chat, le chroniqueur Frank savait trouver tout ce qu'il y a de bon à se mettre sous la dent, il aimait chasser le diable dans les détails... « Il s'attachait à découvrir dans chaque œuvre ce qui passait inaperçu », écrit Martine de Rabaudy dans son portrait du chroniqueur disparu.

Du père Cailleteau, Saint-Simon venge la réputation et la mémoire. Il le juge supérieur et de loin au fameux Jules Hardouin-Mansart qui tient très ferme la faveur de Louis XIV depuis qu'il lui a construit un joli baise-pas-loin (le château de Clagny au nord-est de Versailles) pour aller, quand ça lui prenait, faire catleya (comme le dira Proust) avec la Montespan qui l'attend en déshabillé troublant... Le Roi-Soleil, reconnaissant, fera d'Hardouin-Mansart (qui passe ainsi à l'histoire) son Premier architecte et le surintendant des Bâtiments royaux. Le duc de Saint-Simon, qui sait tout, qui a un œil (« il est dans la nature de l'œil d'être cruel », disait Flaubert), écrit, en parlant de ce Hardouin-Mansart qu'il était « ignorant dans son métier » : « Il

tirait tout d'un dessinateur qu'il tenait clos et à l'écart, qui s'appelait Lassurance, sans lequel il ne pouvait rien.» On sait cependant, et Bernard Frank ne devait pas l'ignorer mais s'en lécher les moustaches, que ce Hardouin-Mansart, entré dans les dictionnaires, avait acquis frauduleusement une terre appartenant à la famille du duc...

Bernard Frank, dans ses chroniques de dilettante de choc à *L'Express*, à l'éphémère *Matin de Paris* puis au *Monde* et au *Nouvel Observateur*, toutes écrites dans des cahiers Clairefontaine, ceux aux pages quadrillées, portées aux rédactions le lundi midi (et maintenant toutes réunies en quatre volumes, un chef-d'œuvre de l'art critique, 2071 pages à lire et à relire dans le désordre), fit de la digression lettrée un art, de la curiosité historique une science, et de la non-chalance existentialiste un sport. J'avais avec lui des affinités électives, l'amour des chats (il en avait un qu'il appelait Essuie-Plume, reprenant ce nom d'un des chats de Malraux), le plaisir de la relecture, la désinvolture, la crème sure, la gelée de mûres, l'emprise de la littérature sur la vie réelle (il affirmait que les belons chez Tolstoï étaient meilleures que chez Prunier), la soudure de l'amitié, et le vice de l'éreintement à retenir autant que possible, comme tout vice, les cahiers Clairefontaine quadrillés, la détestation amusée de Jean d'Ormesson et le quiz relevé, autrement dit les « Questions pour un champion » qui étaient (si je puis me permettre) *notre* émission de télé préférée.

Il est mort depuis cinq ans, le vieux pote de Françoise Sagan et de Florence Malraux. À cette époque-là, quand il quitta sa dernière table le 3 novembre 2006, c'est une Zirca vaccinée qui devait ronronner, *ici*, rue de Mentana, pendant que cette Noreen Bélanger vaquait... vaquait à quoi? Je vous le demande... À vivre, sans aucun doute...